

## Ly Thanh Huê

### Croire ou ne pas croire ?

Les sectes et les extrémismes en tous genres nous montrent combien la question reste présente et parfois de façon bien inquiétante. « Croire ou ne pas croire » sur l'adage du « être ou ne pas être » n'est pas seulement boutade ou allusion à diverses positions existentielles. Est-ce seulement choisir entre matérialisme et transcendance ? La désillusion que Freud annonçait semble de mise et si désormais on croit moins aux *lumières* et à leur universalité, on croit davantage en un avenir de catastrophes.

#### 1. Mais tout d'abord, qu'est-ce donc que croire ?

Croire, de par sa définition dans la langue, c'est croire tout aussi bien en Dieu qu'en la science, qu'au Père Noël. C'est tenir pour vrai, pour certain mais c'est aussi imaginer, rêver ou avoir l'impression de... Croire, étrange paradoxe, contient tout à la fois le doute du rêve (le Larousse nous donne l'exemple : c'était comme dans un rêve, je croyais marcher sur l'eau), la certitude assurée de faits concrets (je crois que la terre est ronde) que le simple possible (je crois qu'il va pleuvoir demain).

Est-ce donc croire au symbolique qui nous détermine, à la réalité qui nous entoure et/ou à l'imaginaire qui nous habite ?

*Croire* pris intransitivement met l'accent sur un acte qui concerne un sujet et qui l'engage. Alors que le terme de *croyance* met davantage l'accent sur son complément d'objet indirect, les divers objets de la croyance.

*Croire* se différencie aussi de certains termes même si ceux-ci restent tout de même dans l'arrière-scène : ainsi la *crédulité* qui souvent inclut la naïveté de l'enfant ou de façon plus péjorative celle de l'adulte empêché dans son jugement. De même j'écarterai aussi la *foi* qui dit la confiance et l'adhésion en quelqu'un ou quelque chose. Elle signale sans doute davantage l'affect et l'engagement qu'il oriente, elle préside au partage avec, à la confiance (*cum fides*)

prélude à l'amour qui se dit dans le *avoir foi en quelqu'un*.

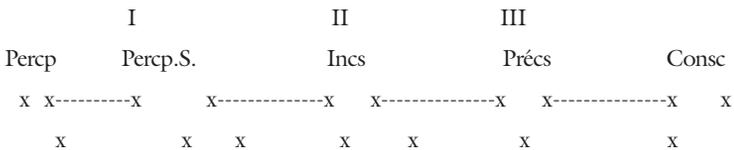
*L'acte de croire* en tout cas implique un mouvement. Son origine se loge dans une énigme de la vie « On ne peut croire qu'à ce qu'on n'est pas sûr <sup>1</sup> » nous disait Lacan. C'est pourquoi croire concerne la question des origines, de la mort, du sexe ou du destin, figures habituelles de l'impensable et de l'inconcevable. Soit un point de vide non encore symbolisé, soit un point d'incertitude du savoir. À partir de là se produisent des réponses privées ou collectives venant cicatrifier ce point de vide afin de lui donner matière et sens.

*L'acte de croire* en ce sens se pose comme une figure de l'acte de penser au sens des pensées freudiennes. Il est dans ce mouvement de constitution du monde et donne matière et réalité pour le sujet. En effet, Freud repère la croyance comme naissant à la croisée de la perception et de l'épreuve de réalité.

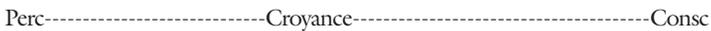
« Ce qui nous parvient de l'extrémité P/perception/rencontre immédiatement la *croyance*, ce qui est produit endopsychiquement est soumis à *l'épreuve de réalité*, qui consiste en une réduction aux P, et à la *tendance au refoulement*, qui est directement dirigée contre les qualités de déplaisir des sentiments. <sup>2</sup> »

Aussi, lorsqu'une perception extérieure survient, le verdict qui en est tiré est la croyance ou la non-croyance en cette perception et elle vient fonder la réalité. La croyance fait ce saut de la perception au jugement d'existence via la représentation de mot. Et selon la structure psychique c'est sur les mêmes lieux que survient l'hallucination et la croyance en la réalité des perceptions.

Et si on reprend le schéma de la lettre 52 du 6-12-1896 à W. Fliess :



on pourrait écrire



et dire que le trajet de la croyance pour Freud va de la perception à la conscience en suivant toutes ces étapes de franchissement et d'inscriptions. Croire ou ne pas croire n'est alors qu'artifice et figures de surface vis-à-vis de ce mouvement fondateur.

1 - Lacan J., Le Séminaire, Livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, Séance du 19-05-1965, Inédit.  
 2 - Freud S., Jung C.G., *Correspondance*, vol.1 (1906-1909) Gallimard, 1975,,14/21-4-1907, p. 86

Si on admet tous ces éléments, une question surgit alors : croire est-il nécessaire, inévitable ? On ne peut que croire pour peu qu'un sujet rentre dans son destin langagier.

## 2. Diverses facettes existentielles de l'acte de croire.

Croire est partout et peut prendre des formes plurielles et contrastées.

### a. Des formes positives

*Le sujet mythisant* croit ainsi à des histoires qui racontent l'origine du monde, l'origine de certaines manières de faire. Il croit à une forme de causalité et à ses réseaux explicatifs, c'est-à-dire à une prémisse de discours scientifique.

*La pensée magique et la pensée animiste* produisent, elles aussi, de la croyance sans toutefois viser le même but. La première est plus pragmatique, la seconde s'oriente déjà vers une conception de la vie. Freud en soulignait le principe commun : la toute puissance de la pensée <sup>3</sup>. Elles essaient toutes deux d'« imposer aux choses réelles les lois de la vie psychique <sup>4</sup> ». Mais elles divergent sur ce point : « Tandis que la magie réserve encore aux pensées l'intégralité de la toute puissance, l'animisme en a cédé une partie aux esprits et s'est engagé dans la voie qui mène à la formation d'une religion. <sup>5</sup> »

Mais une fois qu'ils croient, ces croyants sont-ils dans une croyance au premier degré ou dans une croyance au deuxième degré ? J.P. Vernant posait la question : « Les Grecs croyaient-ils en leurs mythes ? » De même, on pourrait se demander si face aux tremblements de terre et aux raz de marée, les mythisants modernes croient réellement que leurs morts survivent après ces catastrophes comme le formulerait la pensée animiste. Ces croyances ne participent-elles pas plutôt de cette caverne allégorique de la pensée qui accueille et met en catharsis les souffrances ?

Plus proches de nous, il y a aussi bien des croyants dans le domaine des *religions* que des croyants dans le domaine des *sciences*.

*Croire en un savoir commun* quel qu'il soit se présente comme une

3 - Freud S., *Totem et tabou*, Traduction de S. Jankélévitch, PBP, Payot, 1992, p. 132. : « Le principe qui gouverne la magie, la technique du mode de pensée animiste, est celui de la toute puissance de la pensée ».

4 - Ibidem, p. 141.

5 - Ibidem, p. 141.

évidence. Partager une expérience de la réalité concrète, croire aux discours qui nous entourent comme croire aux textes que nous étudions et à leur potentialité déductive ou narrative. De ces multiples positions, plusieurs énoncés peuvent se repérer :

« Je crois à » au premier degré, croyance et foi du charbonnier, ou au deuxième degré « comme il n'y a pas de réponse, il faut bien croire en quelque chose... »

« Je crois que je crois » ce qui serait un possible dire sur la certitude.

« Je sais que là je crois » ce qui est déjà une perception, un savoir que là est désigné le point où surgit la croyance. Moment d'une prise de conscience du vide, de l'incertitude et de la réponse qui est posée comme couvercle sur ce vide.

D'où ces possibles propositions existentielles positives :

*Croire*

*Croire qu'on croit*

*Savoir que là on croit*

*Prendre conscience que là on croit.*

qui se présentent comme un chemin de distanciation et de positionnement nouveau vis-à-vis de la croyance.

## **b. Des formes négatives**

À l'opposé il y a comme un refus généralisé de croire dans notre modernité. De même, se constate ce même refus dans les structures psychiques. Et dans ces énoncés cliniques concrets du doute ou de la certitude, la psychanalyse fait entendre autre chose derrière ce qui se dit.

**Le paranoïaque** chez qui la certitude évacue toute idée de croyance et de doute. Il y aurait de cette logique ainsi chez ce patient paranoïaque qui me disait qu'en entendant une séquence musicale à la radio, séquence de deux notes au demeurant très basique, il était alors persuadé qu'il était sur écoute et qu'il y avait des micros chez lui qui le surveillaient et qui avaient enregistré sa production musicale. Sur la forclusion, la certitude vient suturer toute équivoque possible dans les phonèmes entendus. Elle les installe dans une inertie modulaire qui les rend repérables dans n'importe quelle séquence signifiante avec leur signification délirante particulière. Et elle leste de tout son poids la croyance délirante. Une certitude originée

dans la forclusion et la défaillance dans le symbolique, une certitude qui tente de colmater le vide dans la structure <sup>6</sup>, de « solidifier » la fluidité de la chaîne signifiante, « ce qui interdit l'ouverture dialectique qui se manifeste dans le phénomène de la croyance <sup>7</sup> ». Le paranoïaque en ce sens ne croit pas. *Unglauben*. Il est certain.

Ou encore l'incroyance du *névrosé* qu'il est possible d'évoquer à travers :

Celle de l'hystérique qui en pointant la faille par tous les temps dévoile le côté sans foi ni loi de l'hystérique. Ne croyant en rien, doutant de tout, elle reste suspicieuse sur tout ce qui lui est proposé. Car justement intuitive sur la castration et le manque, elle ne cesse de le dépister tout en le refusant en cherchant un Père ou en faisant l'Homme.

Quant à l'obsessionnel, sa logique du doute évacue la question du désir. Il ne croit lui en rien dès que cela concerne le désir.

D'où ces possibles propositions existentielles négatives :

*Ne pas croire*

*Ne pas croire qu'on croit*

*qu'on ne croit pas*

*Ne pas savoir que là on croit*

*que là on ne croit pas*

*Ne pas prendre conscience que là on croit*

*que là on ne croit pas*

Elles pourraient être entendues comme des positions cliniques ou des figures logiques en ces positions cliniques.

Il y a de la croyance et de l'incroyance, certes. Ces diverses figures tournent toutes autour du vide, du manque dans le symbolique ou encore elles nous parlent de la castration et de la forclusion dans les structures cliniques.

### 3. Des causes communes.

À partir de cette diversité, qu'est-ce donc qui pousse à croire ou à ne pas

6 · Lacan J., Le séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris ; Le Seuil, p. 216 : « Au fond de la paranoïa elle-même qui nous paraît pot (???) tout animée de croyance, règne ce phénomène de l'Uglauben. Ce n'est pas le n'y pas croire, mais l'absence d'un des termes de la croyance, du terme où se désigne la division du sujet. S'il n'est pas, en effet de croyance qui soit pleine et entière, c'est qu'il n'est pas de croyance qui ne suppose dans son fond que la dimension dernière qu'elle a à révéler est strictement corrélatrice du moment où son sens va s'évanouir. »

7 · Ibidem, p. 215

croire ? Il est possible de repérer quelques traits différentiels entre les conceptions freudiennes et lacaniennes.

Du côté de Freud les causes de la croyance tournent autour de la question de l'illusion et de celle du père. Du côté de Lacan, parallèlement au développement de ses élaborations conceptuelles, les causes de la croyance s'entendent successivement autour de la chose, du symbolique et de la logique.

**a. À la question : « y a-t-il un désir particulier qui pousserait à croire ? »**

Freud avait répondu : « désir d'une illusion » soit un désir où la réalité psychique prend le pas sur la réalité extérieure et désigne le psychique comme une figure transcendant cette réalité extérieure. Cette illusion est définie comme la situation où la réalisation des désirs inconscients et anciens est prévalente. Les idées religieuses en font partie <sup>8</sup>. En d'autres termes, pour Freud c'est la projection de nos mythes endopsychiques sur l'extérieur qui est la cause de la pensée religieuse <sup>9</sup>. C'est la traduction de la métaphysique en sa sorcière métapsychologique. Et ce désir d'une illusion s'origine dans la détresse infantile de l'homme <sup>10</sup>.

Or cette conception vise essentiellement une représentation infantile oedipienne. Avec elle, on pourrait dire qu'elle véhicule certaines images divines familières aux grands tableaux de la Renaissance, celle d'un Dieu à grande barbe qui trône au-dessus du monde des humains. Elle est ici plus proche de la foi et de l'adhésion en une figure idéalisée du Père. La croyance pour Freud en plongeant ses racines dans les désirs les plus anciens de l'humanité, va avec la foi en l'autorité <sup>11</sup> Prémonition de notre modernité.

**b. Lacan et la chose freudienne.**

Lacan dans son séminaire sur l'éthique comme dans son texte contemporain Discours aux catholiques l'aborde par son contraire, l'incroyance. Dans l'in-

8 · Freud S., *L'avenir d'une illusion*, PUF, p. 43 : « les idées religieuses... sont des illusions, la réalisation des désirs les plus anciens, les plus forts, les plus pressants de l'humanité ; le secret de leur force est la force de ces désirs. »

9 · Freud S., *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Petite Bibliothèque Payot, Trad. S. Jankélévitch, p. 296 : « ...pour une bonne part, la conception mythologique du monde qui anime jusqu'aux religions les plus modernes, n'est autre chose qu'une psychologie projetée dans le monde extérieur. »

10 · Freud S., Ferenczi S., *Correspondance*, Vol. 1, Calmann-Lévy, 1992, 1-1-1910, p. 129 : « L'ultime fondement des religions, c'est la détresse infantile de l'homme. »

11 · Freud S., *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Gallimard, p. 156 : « La foi se perd avec le déclin du père. »

croissance comme dans la science, non seulement le sujet est forçlois mais la chose aussi s'avère forçlois de par le rapport de l'incroyant au symbolique.<sup>12,13</sup>

Avec ce repérage proposé :

Science et incroyance : la chose y est forçlois (*Verwerfung*)

Art : la chose y est refoulée (*Verdrangung*)

Religion : la chose y est déplacée (*Verschiebung*)

C'est par la chose que se dévoile le rapport de l'homme au signifiant. Et c'est à travers le symbolique que croissance ou incroyance peuvent être entendues. Chez l'incroyant, la division du sujet ne produit plus cette fluidité que lui assure l'équivocité signifiante<sup>14</sup>. D'être seulement dans un discours de l'objectivité évacuée et le sujet et la chose. La chose au sens freudien, celle qui se situe en dehors de ce qu'il nomme le " cercle enchanté " de notre rapport au signifiant, la chose et ce qui pâtit du symbolique, la chose dans son rapport à la jouissance, elle, reste forçlois<sup>15</sup>.

Y aurait-il aussi un fondement logique de la croissance ? Certains scientifiques témoignent de ce parcours : croire en la Science ne les empêche pas de croire en Dieu. Croire donne crédit et réalité à ce qui est impossible à concevoir. Comme je ne peux pas le penser, le construire, me le représenter, je suis obligé de faire ce saut sur cette impasse logique. Or, ce n'est pas parce que je ne peux pas le penser que cela ne peut pas être. Ce n'est pas parce qu'il n'est pas possible de concevoir quelque chose que cette chose n'a pas d'existence.

Dans cette approche logique, Lacan différencie l'inexistence du néant pour y définir la croissance. Dans le sens où l'inexistence se définit par rapport à ce qui existe, il serait le *fort* qui s'oppose au *da*, inscrit déjà dans une parole langagière. Alors que le néant est lui en dehors de toute existence, pur réel. « Dieu a fait le monde du néant, pas étonnant que ce soit un dogme : c'est la croissance en elle-même<sup>16</sup> » nous dit Lacan. Croire c'est créer dans ce sens, au sens fort du terme. Ce néant est-ce ce dont tentent de nous parler les mystiques ?

12 - Lacan J., Le séminaire, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris ; Le Seuil, p.154 : « Plus profond, plus dynamiquement significatif pour nous, est le phénomène de l'incroyance, qui n'est pas suppression de la croissance – c'est un mode propre du rapport de l'homme à son monde, et à la vérité, celui dans lequel il subsiste »

13 - Ibidem, p. 155 : « Quant à l'incroyance, il y a là dans notre perspective, une position du discours qui se conçoit très précisément en rapport avec la Chose – la Chose y est rejetée au sens de la *Verwerfung* »

14 - Lacan J., *Le discours aux catholiques*, Le Seuil, p. 54 et Livre XI, p. 216.

15 - Ibidem, p. 160 : « La science, ni la religion ne sont de nature à sauver la Chose, ou à nous la donner, pour autant que le cercle enchanté qui nous sépare d'elle est posé par notre rapport au signifiant. »

16 - Lacan J., Le Séminaire, Livre XIX, ...*Ou pire*, Séance du 19 janvier 1972.

Il y aurait ainsi une approche causale freudienne qui pourrait faire entendre et critiquer la religion du commun, celle du prêt-à-penser et celle lacanienne qui pourrait faire entendre celle des mystiques se heurtant au mur du langage. Quant à l'Autre à qui s'adresse la parole, dont parle cet article du frère de Lacan, Marc-François Lacan, moine bénédictin, le formule en ces termes : « Lacan n'a pas parlé pour autre chose que pour ouvrir la porte à la Parole qui vient d'ailleurs, qui est la Parole de l'Autre et dont l'inconscient atteste la parole <sup>17</sup> »

Foi en la parole, en l'Autre de la parole c'est-à-dire au langage. Mais foi aussi dans l'autre, ce qui permet dans le transfert de pouvoir entendre et croire en ce qu'il dit, de le suivre pas à pas dans les méandres de sa parole et d'accepter de se laisser duper par lui pour pouvoir entendre ce qui se dit.

#### 4. Des conséquences : faute éthique ou erreur logique ?

Si croire est inévitable, quelles qu'en soient ses formes et ses causes, pourquoi donc l'acte de croire produit-il toujours un effet de suspicion ? Croire dévoile-t-il toujours et malgré tout comme un évitement ou un « fermer les yeux » sur le vide qui le produit ? Auquel cas à partir de quand commencerait l'erreur logique et/ou la faute éthique qui présiderait à l'acte de croire ?

Parler d'erreur logique amène à désigner essentiellement l'objet de la croyance. Dans ce sens, croire c'est se tromper sur quelque chose. Croire vient dérouler comme un chemin qui « déraillerait » (étymologiquement *delirare*) des chemins de la logique commune en se trouvant un nouvel objet, une nouvelle réponse au vide. L'erreur logique serait comme une réponse « erronée » qui face au vide, au *zéro* pose du *un* ou du *deux*.

Et la faute éthique quant à elle serait comme cette réponse clinique du névrosé qui face à l'inexistence du rapport sexuel, degré zéro de l'expérience, persisterait néanmoins à y croire, à croire que un plus un est égal à un deux, deux tessères réunis enfin en *l'Un ...unifiant*.

La faute éthique désigne plutôt, avec la notion de faute, le sujet lui-même. Comme si, celui-ci bien que sachant, connaissant l'existence du vide, reculait face à ce vide comme en un « je ne veux rien savoir ». Une erreur raisonnée, prétexte parfois à un évitement qui programme une stratégie névrotique. Position proche de ce que Lacan appelait la canaille qu'il définissait aussi

17 · Lacan M. F., *Lacan et la recherche de la vérité*, sermon à la mémoire de son frère, le 10 septembre 1981 en l'église Saint-Pierre-du-Gros-Cailhou.

comme celui qui recule devant le savoir. Faute qui renvoie à la culpabilité du sujet, coupable de sa reculade et qui ne renvoie pas à sa responsabilité, au sens d'une position qui assumerait un point de la structure, par exemple l'inexistence du rapport sexuel.

Entre l'erreur logique et la faute éthique, indépendamment des structures, la ligne de partage est parfois bien difficile à déterminer car selon les situations elles semblent pouvoir s'articuler l'une à l'autre. Une dénégation peut venir construire une erreur et réciproquement un « jugement » peut venir consolider une dénégation. Comme la cause ne cesse de pousser en amont, la stratégie de défense et de refus s'en trouve comme sans cesse alimentée.

Or ces deux questions, erreur logique ou faute éthique induisent pernicieusement l'idée qu'il faudrait à tout prix ne pas croire pour ne tomber ni dans l'erreur ni dans la faute. Ce choix forcé de ne pas croire qui imprègne résolument notre pensée dubitative : est-ce réellement ce qui fait problème puisque croire si on prend en compte les données freudiennes est inévitable?

## 5. Une éthique au bord de l'inhumain

Notre actualité, elle, est devenue bien bavarde sur l'éthique. Les comités dits d'éthique se multiplient. Son usage commun se confond avec celui de la morale et de ses injonctions dans ce qu'il faut faire. Il rejoint son étymologie latine première<sup>18</sup>. Finalement on fait appel à l'éthique dès que quelque chose manque, dès qu'il y a du vide, quand on constate par exemple l'inexistence de règles ou de repères face à telle ou telle situation. Ou encore l'éthique surgit quand il y a comme une menace sur les frontières de l'humain, de la vie et de la mort : faut-il stériliser une femme handicapée, favoriser la mort d'un tétraplégique chez qui la conscience aurait déserté la vie psychique ? Quand on ne sait plus si quelqu'un est vivant ou mort réintroduire de l'humain dans un questionnement qui se veut éthique, c'est réintroduire une forme de croyance ou de pari qui humanise une situation qui nous apparaît inhumaine et innommable.

Une éthique aux allures sinthomatiques peut alors tenter de renouer autrement ce point d'inhumanité dans l'expérience. D'où l'appel en ces

18 - *Le Robert*, dictionnaire historique de la langue française. « où il y est un emprunt savant au latin impérial *ethica*, morale, lui-même emprunt du grec *éthikon*, neutre substantivé de *éthikos*, qui concerne les mœurs, moral »

lieux à la religion, à la philosophie ou à la psychanalyse. Or l'éthique pour mériter son nom dans la civilisation se doit d'être générale. Induirait-elle par exemple des réponses universelles en forme de règles de bonne conduite par ces temps d'évaluation en tous genres ? La croyance en ce domaine amène comme un besoin de certitude, cernée par deux termes, normalité et universalité, érigées en valeurs fondatrices.

Avec la psychanalyse, au contraire, sans extraire la notion de structure et d'universalité, est-ce tenter de faire entendre ce qu'a de singulier tel choix de réponse possible face aux énigmes de l'existence... On peut mettre l'accent sur le langage dans l'éthique comme le fait Wittgenstein. Sur la pulsion et sa sublimation avec Freud. Ou encore avec Lacan, sur le langage et la jouissance dans ce débat singulier qu'un sujet peut avoir avec ces données qui structurent son mode d'être au monde. Des positions extrêmes, certes allégoriques, sont souvent évoquées pour aborder cette question de l'éthique : ainsi l'allégorie kantienne, ou encore la position d'Antigone, position quasi héroïque. Y a-t-il figure moins extrême de l'éthique dans une clinique qu'on pourrait nommer de la banalité quotidienne ? Croire est logé comme dans la trame même de la raison quand elle est en quête d'elle-même.

« Car la raison humaine, sans y être portée par la simple vanité de savoir beaucoup, poussée par son propre besoin, poursuit irrésistiblement sa marche jusqu'à ces questions qui ne peuvent être résolues par aucun usage expérimental de la raison ni par les principes qui en émanent. C'est ainsi que chez tous les hommes, dès qu'en eux la raison s'est élevée jusqu'à la spéculation, il y a eu réellement dans tous les temps une métaphysique, et c'est pourquoi il y en aura toujours une. <sup>19</sup> »

Désigner l'énigme dans la raison en termes kantien serait d'une certaine manière consentir au réel, à son étrangeté insaisissable pour peu que la raison s'exerce à la compréhension et à la spéculation.

### **Vers un débat possible...**

Croire ou ne pas croire s'intégrerait en un débat entre pulsion de vie et pulsion de mort, entre langage et pulsion, entre symbolique et réel. Tant qu'il y a de l'être parlant et de la vie, croire reste accroché à ce point d'ombilic d'un langage arrimé dans la matière vivante. Tant qu'on concède à vivre, force est de consentir à croire... un tant soit peu et d'être dupé par le

19 - Kant E., *Critique de la raison pure*, PUF, 1990, p. 44.

langage et l'expérience qu'il détermine. « Si les non-dupes sont ceux et celles qui se refusent à la capture de l'être parlant alors les non-dupes errent...<sup>20</sup> »

À partir de là, dire au début d'un parcours avec certitude *je crois* ou *je ne crois pas* est sans doute bien différent que de le dire après un certain parcours. L'idée même du parcours vient en modifier l'accent et l'énonciation. Ils ne seraient plus ceux de la canaille que signalait avec humour Lacan, ni ceux de la certitude qui accompagne les départs hâtifs et précipités. On a pu croire tel système de pensée, telle idée, ou encore telle personne, y croire ou s'y croire dans son accent narcissique, croire savoir... pour être. Ce parcours entendu à l'aune de l'inconscient, fait de logique et d'éthique, inclut un travail sur l'objet du croire tout en mettant au travail le sujet lui-même. Posté comme en des carrefours de l'inconscient, tissé de langage et de jouissance, croire vient ainsi en débat avec savoir et être. ■

20 · Lacan J., Séminaire, Livre XXI, les non-dupes errent, 1973-74, Séance du 13 Novembre 1973. Inédit.